



Citation: E. Defrasne Ait-Said (2018) *Nuit sur حاج فاتح (Haj Fateh) : à la découverte de territoires psychiques méconnus de l'occident. Bollettino della Società Geografica Italiana* serie 14, 1(2): 99-107. doi: 10.13128/bsgi.v1i2.527

Copyright: © 2018 E. Defrasne Ait-Said. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.com/bsgi>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Nuit sur حاج فاتح (*Haj Fateh*) : à la découverte de territoires psychiques méconnus de l'occident

Night on حاج فاتح (*Haj Fateh*): to discover unknown psychic territories of the West

ELISE DEFASNE AIT-SAID

COGNAC-G – Cognition and Action Group, Université Paris Descartes, Paris, France
E-mail: elise.defrasne@parisdescartes.fr

Abstract. It is at nightfall that the metamorphosis of the Haj Fateh working-class district in Casablanca takes place. The author recounts the succession of events that take place there, in their most lively and positive aspects, sometimes also disconcerting. The characteristics of this neighbourhood urban planning seem to be perfectly combined with the movements of human nightlife. The interpretation of certain behaviours is approached in the light of beliefs and representations specific to Islamic culture. This is how we will walk from nightfall to dawn, among the human figures of this Moroccan district, and accompanied by these invisible beings, the djinns, with their rhythms and their unveilings.

Keywords: Casablanca, ethnopsychology, *Djinn*, Tobie Nathan, prospective geography.

Résumé . C'est à la nuit tombée que s'opère la métamorphose du quartier populaire *Haj Fateh*, à Casablanca. L'auteur fait le récit de la succession d'événements qui s'y déroule, dans leurs aspects les plus vivants et positifs, parfois également déconcertants. Les caractéristiques de cet urbanisme de quartier semblent se conjuguer parfaitement avec les mouvements de la vie humaine nocturne. L'interprétation de certains comportements est abordée sous l'éclairage de croyances et de représentations propres à la culture islamique. C'est ainsi que nous cheminerons de la tombée de la nuit jusqu'à l'aube, parmi les figures humaines de ce quartier marocain, et accompagnés de ces êtres invisibles, les *djinn*s, avec leurs rythmes et leurs dévoilements.

Mots clefs : Casablanca, ethnopsychologie, *Djinn*, Tobie Nathan, géographie prospective.

1. Introduction

Nous sommes en 2048. Les émissions de gaz carboniques ont détruit l'éco-système de notre Terre. Des milliers d'espèces animales et végétales ont totalement disparu de la planète. Le climat terrestre a changé de manière inéluctable, induisant une modification profonde et irrémédiable des rythmes humains jusque là communément observés. Car la Terre est devenue *une étuve*¹ et ses températures caniculaires ne permettent plus le déroulement habituel des activités humaines en journée. La morsure cinglante du soleil est telle qu'elle peut occasionner, chez tout être humain ne se couvrant pas le corps entièrement par un tissu de toile épais, et s'avisant de sortir à l'extérieur en journée, des maladies comme les cancers de la peau, ou le risque d'un décès soudain par insolation. Les nations décident d'un commun accord d'inverser l'ordre des rythmes circadiens habituellement observés jusque là sur la planète. Le sommeil, le rêve et le repos de l'espèce humaine sont tenus de se dérouler en journée, la nuit est alors propice aux activités diverses et au travail. Les nations modifient et

adaptent l'urbanisme de ces villes vouées alors exclusivement au déploiement de ces vies humaines nocturnes. De grandes rues centrales commerçantes, baignées de lumières artificielles, structurent l'espace urbain.

Le premier des trois repas quotidiens débute au coucher du soleil. La quête de nourriture et d'articles de première nécessité amènent les populations à se masser dans les rues principales de la ville, riches en commerces de tout genre. Au lever du soleil, le couvre-feu retentit brusquement, annonce d'un danger imminent. La population se calefeutre dans les immeubles. Chaque bâtiment possède des pièces emménagées en sous-sol, garant d'une fraîcheur salubre.

Cette description fantasmagorique, fruit d'une imagination fertile et/ ou délirante, pourrait ne pas relever d'une situation d'avenir totalement improbable. Enki Bilal dans « Froid Equateur », dépeint les transformations d'une société en proie aux modifications écologiques les plus délétères et irrémédiables. Une société peuplée d'hommes et de dieux-animaux, où l'obscurité et le froid règnent alors en maîtres, dans ses descriptions. Si la tendance au réchauffement climatique perdure et s'accroît,



Figure 1. Rue principale du quartier Haj Fateh, Casablanca, 14 Août 2018, 8h30.

¹ https://www.lemonde.fr/planete/article/2018/08/07/la-terre-risque-de-se-transformer-en-etuve-a-cause-du-changement-climatique_5340233_3244.html

ne devons-nous pas vivre différemment d'aujourd'hui, abandonner définitivement le jour et investir durablement le *territoire de la nuit* ? La nuit pourrait constituer



Figure 2. Rue principale du quartier Haj Fateh, Casablanca, 14 Août 2018, 21h30.

un tout dernier refuge, un espace-temps propice à ce que la vie humaine puisse se pérenniser.

Supposons un instant que les géographes – par un effet aveugle du hasard, de la sélection naturelle, de la grâce divine, ou de dressage dans le sérail disciplinaire ? – soient contraints à vivre la nuit et à se reposer le jour, empruntant ainsi les moeurs de certaines espèces animales nocturnes. Géographe-Hibou. Géographe- Chouette ou Chouette-Géographe. Géographe-Chauve- Souris. Géographe-Paresseux. Quels seraient les effets d'une telle interversion de l'existence journalière sur notre rapport avec le monde, sur notre connaissance du monde ? Nos concepts, théories ou modèles portant sur l'organisation de l'espace seraient-ils les mêmes, semblables, différents ? De quoi serait-il question dans les colloques ou les congrès, évidemment nocturnes, des géographes ? Que publierait-on dans les revues, les annales et autres in-folio phosphorescents de géographie ? Les perspectives les plus déroutantes deviennent concevables (Bureau 1996, 77).

Il n'est guère besoin d'attendre l'avènement de ce cataclysme pour constater que, d'ores-et-déjà, certaines populations ont apprivoisé le territoire de la nuit. Des noctambules de pays chauds, qui depuis bien longtemps, vivent harmonieusement et spontanément au rythme de la lune. C'est notamment le cas au Maroc. Les mou-

vements humains de nuit au Maroc sont logiquement liés à la chaleur étourdissante dans ce pays en journée, notamment en été, chaleur peu conciliable avec une activité humaine à l'extérieur. Ces rythmes nocturnes humains s'expliquent probablement également par les pratiques émanant des préceptes de la religion islamique : par exemple, la rupture du jeûne lors du Ramadan, qui survient au coucher du soleil. Mais ces pratiques sociales et religieuses, qui induisent des rythmes humains la nuit (i.e., repas, prières, vie sociale) et qui sont communément observés lors du Ramadan, perdurent encore ensuite, de manière spontanée et durable.

Il semble alors judicieux de prêter attention au rythme de ces populations ayant appris à investir le territoire de la nuit : la connaissance de la géographie est un pouvoir, lequel, s'il ne sert pas systématiquement « d'abord, à faire la guerre » – pour reprendre le titre de l'ouvrage célèbre d'Yves Lacoste – peut en tout cas s'avérer fort utile pour formuler des prédictions. Cet aperçu sur ces modes de vie nocturnes, actuels et fonctionnels, pourrait permettre d'anticiper les évolutions du monde à venir : celles d'un monde évoluant exclusivement sur le temps de la nuit, délaissant le jour, pour des raisons de réchauffement climatique irréversible et de survie humaine.

Il suffit de s'immiscer dans l'un de ces quartiers marocains vivant la nuit pour constater à quel point toute l'organisation sociale de ce quartier est intimement liée à elle. Il n'est cependant pas chose aisée de se lancer dans ce type d'entreprise. La suspicion est de mise pour celui/ celle qui s'avise de se questionner, ou d'interroger sur ces pratiques nocturnes locales. Investir intellectuellement le territoire de la nuit ne laisse personne indifférent. Qu'aller chercher dans une *géographie de la nuit* à Casablanca ? Ce projet a suscité des interrogations méfiantes de ceux/ celles qui ont été mis dans la confiance. Ne va-t-on pas réduire et caricaturer l'espace nocturne casablancais à un récit fait de prostitution soupçonnée, de petites rues sombres et mal fréquentées, de délits et de débauches ? La nuit est à taire, à proscrire, à éviter. Sans pour autant dénier le fait que cette réalité de la nuit puisse bel et bien exister (mais n'existe-t-elle pas « partout » ? et le jour est-il exempt de ce type de réalités ?), l'objectif de cet article est de porter un regard sur les caractéristiques de cet urbanisme casablancais - plus particulièrement sur celles du quartier populaire *Haj Fateh* - dont certains de ses traits semblent se conjuguer parfaitement avec les mouvements de la vie humaine nocturne, dans ses aspects les plus vivants et positifs, mais également des plus déroutants, pour un regard occidental. C'est ainsi que nous cheminerons de la tombée de la nuit jusqu'à l'aube, parmi les figures anonymes de ce quartier marocain, avec ses rythmes et ses dévoilements.

2. Précautions épistémologiques

1.1 Percevoir

Ne serait-ce, alors, qu'en plein jour que la nature recouvre sa réalité suprême, ou, au contraire, peut-il surgir autant de natures originales qu'il existe de variations contextuelles de notre expérience ? (Bureau 1996, 84)

Si l'œil semble être l'outil premier du *géographe amateur*, force est d'admettre que l'appréciation des lieux - en particulier la nuit - doit forcément être quelque peu biaisée, si tant est que cette appréciation se limite strictement à l'œil. La perception visuelle n'est pas un phénomène cognitif exempt de toute forme d'erreurs, tromperies et/ ou hallucinations de toutes sortes. Depuis quelques années déjà, les travaux des psychologues cognitivistes ont bien établi que la perception visuelle n'est pas un processus passif. Elle implique une dimension active du sujet, lequel va sélectionner, relever, recueillir certaines informations, au détriment d'autres,

qui seront parfois même totalement éludées du champ de la conscience (bien que présentes dans le champ visuel, voir par ex., l'expérience du « gorille invisible » ; Simons, Chabris 1999). Notre système (cognitif) de traitement central est restreint, il tend à ralentir le traitement de certains stimuli, voire à en évincer certains (i.e., système du goulot d'étranglement central ; Paschler 1994). Submergé d'informations de toute part, seules quelques unes sont finalement retenues.

Ces éléments perçus et relevés par le sujet, inconsciemment ou non, peuvent être liés à certaines de ses caractéristiques (sexe, âge, culture, ou également à son niveau d'expertise dans un domaine), amenant une attention différenciée sur la scène observée. On ne perçoit pas une configuration filmée de la même manière, selon que l'on est novice ou expert dans un domaine (voir, par ex., Defrasne Ait-Said et al. 2014). Il suffirait d'ailleurs, pour tester cette hypothèse, de proposer un essai de description portant sur un quartier ou sur une rue (ou même une brève situation d'interaction humaine) à quelques personnes possédant des caractéristiques communes (sexe, âge) et en faisant varier une variable (la nationalité, par ex.). L'habitude et la familiarité développées en vivant quotidiennement, depuis sa naissance, *au sein d'un paysage*, induit-elle une perception de ce paysage qui diffère de celle d'un regard étranger (ou novice) sur l'endroit observé ? Cette hypothèse est très probable.

En outre, la nuit, avec ses recoins et ses voiles, doit probablement démultiplier le processus de biais perceptif. La lumière diffuse artificielle, destinée à rompre l'obscurité de la nuit, est à l'origine d'ombres fugaces et multiples, lesquelles amènent une perte de nos repères immédiats, pouvant rendre des lieux et des personnes familiers totalement méconnaissables. Un phénomène analogue à celui décrit par l'écrivain pour enfants Roald Dahl, lorsque le personnage du Bon Gros Géant apparaît à la fenêtre d'une petite fille, surgissant de la nuit, et que cette vision soudaine prend alors des allures démesurées, disproportionnées et effrayantes pour l'enfant. Surgissant de l'ombre, la nuit démultiplie les dimensions du personnage, à faire frémir d'horreur la petite fille. Ce que l'on ne perçoit qu'avec difficulté peut susciter tous les fantasmes et toutes les peurs.

Enfin, l'atrophie d'un sens (la vue) peut en décupler un autre (l'ouïe ou la proprioception, par exemple), amenant une perception déformée d'une situation sensorielle. L'acuité auditive (ou proprioceptive) paraît démultipliée, lorsque la vue s'abaisse. C'est donc avec ces quelques présupposés en tête, de nature quasi épistémologique, que démarre l'aventure délicate d'une *géographe novice*, au sien d'un quartier populaire Casablancais.

1.2 Choix du quartier à Casablanca

Tenter de dresser un tableau synthétique et représentatif du déroulement d'une nuit à Casablanca, serait une entreprise vaine (voir cependant, Bonte, Le Douarin 2014, pour une analyse des espaces de la vie nocturne à Beyrouth). Casablanca, capitale économique du Maroc, ville dépassant les trois millions d'habitants, est un enchevêtrement complexe de réalités diverses, complexes, parfois antinomiques. Mon choix s'est donc porté sur un quartier plus particulièrement. Ce choix quant à ce quartier s'explique tout d'abord car celui-ci se caractérise par une dichotomie surprenante entre les quelques mouvements de vie perceptibles en journée (le quartier est souvent désert) et les rythmes humains ininterrompus qui surviennent dès la tombée de la nuit (quartier abondamment peuplé et plein de vivacité). D'autres quartiers de Casablanca, que j'ai pu parcourir la nuit, ne se caractérisent pas par cette dichotomie vie de jour/vie de nuit. On ne peut donc pas généraliser à l'ensemble de Casablanca, le fonctionnement de ce quartier là.

Ce choix s'explique également par le fait que ce quartier est habité et investi par des résidents natifs de Casablanca – du moins, si je me fie aux réponses des résidents qui m'ont été données – élément qui me paraît digne d'intérêt. Il ne s'agit pas d'un quartier qui aurait été aménagé pour des touristes étrangers, ou bien qui serait investi par des populations autres que marocaines. En dix ans de résidence dans ce quartier (en résidence intermittente), je n'ai pas souvenir d'y avoir croisé un jour une occidentale. Ceci mérite peut-être d'être précisé, car certains quartiers de Casablanca, dont les noms résonnent d'une histoire ancienne tissée avec la France (protectorat) sont occupés par nombre de français, d'allemands ou de néerlandais. Citons, par exemple, le quartier du lycée français Lyautey. Décrire le quartier Lyautey, la nuit, serait probablement moins représentatif des énergies et rythmes de la population marocaine. De plus, le quartier *Haj Fateh* est un quartier que l'on peut considérer comme « populaire » : la population y vit modestement, dans des bâtiments récents d'allure moderne, bâtis dans des rues encore préservées de l'inflation immobilière. On y cotoie nombre de petits commerces de fortune. Il ne s'agit pas d'un quartier cossu, constitué de maisons individuelles aux allures opulentes, maisons qui longent, par exemple la côte de Casablanca, et qui sont totalement inaccessibles la nuit aux non-résidents. Les allez-et-venues y sont sujettes à un contrôle strict et sont diligentées par des gardiens et des barrières.

Ce choix de quartier s'explique enfin par le défi que constitue le sommeil, au sein des habitations de ce quartier, la nuit. Dormir à *Haj Fateh* relève d'une véri-

table gageure. J'entends par là, parvenir à s'endormir à une heure dite « convenable » (23h) et se réveiller le matin (6h), sans avoir été réveillé en pleine nuit, en sursaut, par un événement quelconque se déroulant dans la rue. Cela en dépit du double vitrage posé aux fenêtres du bâtiment. Seuls les enfants, étonnamment, dont le sommeil est dit être plus profond que celui de l'adulte, parviennent à faire une nuit complète sans interruption, semblant ignorer les énergies de la rue. Ces mouvements nocturnes ne viennent pas déranger leur repos salvateur. Ils paraissent plongés dans un sommeil insubmersible.

Le quartier *vit* la nuit et cela s'entend et cela se voit. *Haj Fateh* est comme le nouveau-né, qui vient de naître et qui nous tient éveillé toute la nuit, insatiable et débordant de vie, par une inversion des rythmes qui ne dure jamais très longtemps après sa naissance – du moins, parfois, tout de même, quelques semaines – et qui laisse, pour le parent qui le porte à bout de bras toute la nuit durant, un sentiment d'épuisement profond et de stupéfaction muette. S'éveillant à la tombée de la nuit, l'enfant est alors plein de vie et curieux. La nuit lui appartient. *Haj Fateh* possède l'énergie du nouveau-né, inexorablement, quel que soit la période de l'année envisagée, été ou hiver, perpétuellement. *Haj Fateh* la fulgurante, la généreuse, l'inépuisable, la surprenante, la vigoureuse, la terrible. Ce tumulte de vies dans la rue, ce flot continu de personnes qui proviennent d'autres quartiers de la ville, ce grondement de vie, il faut l'admettre, se déroule toutefois complètement à l'insu des résidents du quartier. Certains s'en plaignent parfois, ostensiblement. *Haj Fateh* ! Toi qui rends mes nuits impossibles, me laissant au petit matin les yeux cernés, et le regard hagard de fatigue, l'esprit en proie à des questionnements multiples, car l'insomnie guette celui/ celle qui a été brusquement réveillé(e) en pleine nuit – insomnie propice aux questionnements multiples, parfois existentiels, parfois délirants – voilà donc que je vais t'observer de près, te scruter, minutieusement. Tu n'auras plus de secrets pour personne, toi le quartier qui vit de nuit, quasi exclusivement. Car il m'est venu plus d'une fois l'idée – folle idée de nuit, *délirante* – de moi aussi, à mon tour, contribuer à t'agiter, dès le jour venu, afin d'entraver le repos que tu as l'impudence de prendre en journée, toi qui a l'audace d'empêcher le mien, année après année. De *te rendre la pareille*, jusqu'à peut-être te faire perdre la raison, et de venir vendre de bon matin des produits que j'aurais imaginé destiné à cet effet, de le faire savoir à haute voix – *un livre à 40 dirhams ! 40 dirhams !* moi aussi, je voudrais imposer mon rythme, ma voix, ma présence, mon énergie et ma fougue, face au fenêtré encore closes, au petit jour, alors que tu t'es à ton tour endormie, le jour venu, nous laissant là, habitants du quartier stupéfaits

et hagards, totalement impuissants. Ne te laissant à ton tour aucun répit. Un délire au sens philosophique et Deleuzien du terme, un phénomène de *déterritorialisation*². Le basculement vers un territoire psychique, qui jusque là, m'était inconnu. Mais le jour venu, ce tumulte de vie cesse soudainement. *Haj Fateh* la fulgurante semble s'être soudainement évanouie. Elle laisse alors la place à quelques débris de cartons jonchés sur le sol, vestiges de la nuit passée, quelques restes épars, preuves incontestables qu'il s'est passé des événements durant la nuit. Et puis, chaque matin, un seul et même homme, obstinément, se chargera de collecter et faire disparaître les restes de cette nuit trépidante. La tentative d'une description de nuit de ce quartier s'avère donc judicieuse, de part la multiplicité de ses événements nocturnes.

3. Urbanisme et événements de nuit au sein du quartier حاج فاتح (Haj Fateh)

Le quartier *Haj Fateh* porte le nom d'un homme (*Fateh*), un inconnu, dont le mérite est de s'être rendu en pèlerinage à la Mecque (*Haj*). Le boulevard Oued Edaoura jouxte l'entrée du quartier *Haj Fateh* et l'alimente en population, par un flot ininterrompu de voitures. Celles-ci sont cependant rares à tenter de se frayer un passage à l'entrée du quartier : la densité de population dans les rues est telle, la nuit, que seules quelques mobylettes parviennent à s'y engouffrer, non sans quelques difficultés, qu'elles expriment vigoureusement par de nombreux klaxons. Le quartier *Haj Fateh*, particulièrement riche en commerces, attire la population émanant d'autres quartiers de la ville, qui en sont parfois complètement dépourvus. Le quartier *Haj Fateh* se compose d'une mosquée, d'un hammam, d'un petit marché couvert, de cafés, d'offices médicales, et d'une multitude de petits commerces et de restaurants ouverts sur la rue, grâce à de larges devantures.

Les bâtiments qui composent le quartier sont récents (datant d'une dizaine d'années), d'allure moderne, et pas plus haut de 3 étages. La mosquée *Haj Fateh*, située à l'intersection du boulevard Oued Edaoura et du quartier *Haj Fateh*, surplombe l'ensemble du quartier. On peut en faire le tour aisément, en dépit des barrières derrière lesquelles elle figure en bonne place. Les heures de prière structurent les rythmes et la vie du quartier. On entend l'appel à la prière du *muezzin*, et dans le même temps – du moins avec un décalage d'une seconde à



Figure 3. « Mon quartier Haj Fateh, la nuit » par Inès, 10 ans. D'après l'ouvrage « La ville, Les arts visuels ». Dessain, Tolra 2004.

peine – résonne dans la nuit l'appel à la prière d'une mosquée d'un quartier adjacent, comme un écho d'une autre sonorité, d'un autre timbre. L'atmosphère de la nuit s'emplit alors de ces sonorités puissantes, amplifiées par les hauts-parleurs, qui résonnent au sein même des habitations.

Chaque bâtiment du quartier est entouré de larges trottoirs, souvent carrelés, et parfois structurés sous forme d'escaliers. Ces espaces intermédiaires – situés entre la rue et les habitations – sont alors, dès la tombée du jour, investis et aménagés par une myriade de petits marchands ambulants et éphémères. Ces trottoirs larges et accueillants semblent comme avoir été conçus pour ces vendeurs éphémères de la nuit. Ne disposant pas de local, ils trouvent là un espace qui leur semble totalement dévolu. Ces espaces deviennent le territoire organisé et abondant d'une profusion commerçante, cela dès la tombée de la nuit.

Dès vingt heures, il y a le flot continu et dense de populations, à l'origine d'un « ronron » doux et régulier qui s'élève jusqu'aux fenêtres des immeubles et berce les résidents du quartier. La foule donne et impose son rythme à nos pas, si nous marchons dans la rue également. Des mobylettes peuvent survenir de tout côté, slalomant avec agilité entre les passants. Quelques rares voitures parviennent à se faufiler au travers de la foule, à l'allure d'un homme au pas. Des poussettes et des landeaux, menés par des familles entières, défilent lentement dans la rue. Beaucoup de femmes semblent profiter de ce moment de fin de journée, ensemble par petits groupes joyeux, pour faire divers achats. Quelques motos

² « Se déterritorialiser, c'est quitter une habitude, une sédentarité. Plus clairement, c'est échapper à des processus de subjectivation précis » in Deleuze, Guattari 1972.

puissantes et semblent chercher à faire remarquer leur arrivée, se frayent bruyamment un passage dans la rue. Leurs vrombissements tonitruants amènent les badauts à s'écarter rapidement de leur chemin.

Et puis, il y a les interpellations incessantes des petits marchands ambulants qui viennent proposer leurs produits. Il peut s'agir de vêtements, de *gandoura* à trente *dirhams* par exemple, de cartes de téléphones prépayées, de bijoux africains, ou bien encore de glaces, de pop-corn, et de toute une variété de repas qui peuvent être pris « sur le pouce ». Une profusion d'éléments hétéroclites, parfois disposés à même le sol, sur un tissu disposé à cet effet. Des vendeurs d'escargots, dont les mamittes bouillonnantes sont véhiculées sur de petits chariots, guidés par un âne, stationnent dans le quartier. Les vapeurs de leur sauce au thym se diffusent lentement dans l'air de la nuit. Des vendeurs de poteries, dont les vertus de l'argile permettraient d'assainir l'eau qu'elles contiennent, stationnent à l'entrée du quartier. Les boutiques, toutes largement ouvertes sur la rue grâce à leurs grandes devantures disposant de rideaux de fer rabattus, proposent une variété de produits disparates : il peut s'agir de vaisselles, de pyramides d'épices, d'étagère de fruits et de légumes en cascades. Plusieurs boucheries proposent des grillades à emporter, des *tajin* ou des soupes *harira*, et exposent de grandes carcasses de viande fraîches suspendues à des crochets en acier. La profusion de saveurs, d'odeurs et de couleurs, caractéristique de ce quartier, attire des populations issues de « classes aisées », qui sont issues d'autres quartiers de Casablanca : parfois une voiture luxueuse s'arrête dans le boulevard, stationnant en double file face à un commerce, et repart aussitôt la commande récupérée. Des dames, proposant des tatouages au henné sur la peau, s'installent à même le sol – parfois sur un minuscule tabouret en plastique – sous un grand lampadaire de la rue diffusant une lumière blafarde, où l'on discerne difficilement la minutie et l'expertise requise du travail effectué. Un cordonnier de grande taille, recroquevillé dans une petite cabane de bois, haute d'un mètre à peine, travaille un soulier. Sa haute stature n'est plus, il paraît tout replié et amoindri, dans cette petite cabane de bois.

Installés côte à côte, sur les vastes marches carrelées face aux immeubles, chaque commerçant interpelle à soi, les badauts qui défilent dans la rue. Quelques petits commerces ambulants et éphémères, portés par des attelages de chevaux ou d'ânes, disposent souvent de leur propre éclairage. Une ampoule, suspendue à un fil électrique maigrelet, éclaire de guingois la marchandise, parfois réduite à quelques éléments. Cet éclairage de fortune est pourtant très efficace pour mettre en valeur la marchandise et attirer l'attention des passants. Parfois même,



Figure 4. Cabane de rangement pour les affaires appartenant au gardien d'une des rues du quartier.

des installations stéréophoniques, ingénieuses astuces, permettent de suppléer aux interpellations vocales du vendeur. Celui-ci peut donc s'affairer à d'autres tâches, que celle d'interpeller perpétuellement les badauds. Une petite camionnette, dont le coffre béant voit émerger un petit réchaud à gaz, permettant de maintenir au chaud les aliments proposés à la vente, stationne également au bout de la rue.

Ces installations éphémères peuvent être source de conflits entre les différents vendeurs. Les places sont attribuées en fonction de celui qui arrive le premier sur les lieux. L'unique revenu de ces hommes résidant souvent de ces ventes de la tombée de la nuit, un positionnement jugé stratégique dans le quartier peut être une source de tensions vives, voire de conflits ouverts, entre les divers vendeurs. Parfois, l'un d'entre eux, dans un grand mouvement de colère, déplacera les affaires de son voisin. S'ensuivent alors d'âpres discussions quant à l'attribution des places.

Dès la tombée du jour, dans chaque rue du quartier, un gardien veille. Cet homme, debout et éveillé toute la nuit - cela jusqu'au lever du soleil - arpente la rue inlassablement et reste à l'affût. Ils sont donc plusieurs, dans le quartier, à veiller sur l'endroit. Vers trois heures du matin, le restaurateur du bas de mon immeuble, ferme les grands rideaux métalliques de sa boutique et déplace

les bouteilles de gazs vides, dans un grand fracas. L'épicière et ses apprentis balayent le-devant de leur boutique, en chantonnant. Un chat pointe le bout de son museau dans la rue dépeuplée, à la recherche d'une bonne affaire. Vers quatre heures, les bruits du sabot des chevaux retentissent dans la rue, annonce de la fin des mouvements de la nuit.

Soudain, une dispute éclate entre plusieurs hommes. Quelqu'un serait venu dérober un objet à l'un d'entre eux, et le gardien n'aurait rien vu. Le gardien s'en défend : il n'a rien vu du tout. Une femme se penche alors à une fenêtre et demande avec insistance au jeune homme mécontent de rentrer. L'altercation semble ne jamais finir. Est-il *cinglé* ? (c'est-à-dire « fou » en arabe : *majnun*, c'est-à-dire, littéralement, « frappé, pris par des *djenoun* » (pluriel de *djinn*). Il faut peut-être se pencher sur l'univers des représentations liées à la nuit au Maroc, ainsi qu'à celles concernant *certaines esprits* susceptibles de la hanter, pour tenter d'expliquer l'excessivité de ce comportement de nuit.

4. Représentations des êtres de la nuit au Maroc et futures

4.1 A la découverte de territoires psychiques méconnus de l'occident

[...] N'aie crainte, car la bien aimée du djinn se love
Dans sa féérique caverne ;
Si grisée qu'elle s'est livrée au sommeil échappant presque
Aux yeux des houris (Le chant de la nuit in Gibran 2014, 450).

On ne peut appréhender les réalités d'un pays – avec ses rythmes et ses particularités (par ex., l'interprétation qui peut être faite d'un comportement) – en faisant abstraction de ses représentations et de ses croyances. Le Maroc est un pays de culture islamique, qui possède ses propres représentations sur la nuit, et sur *les êtres* susceptibles de la hanter. Ces représentations sur la nuit et sur *ces créatures* sont notamment évoquées dans le Coran (Sourate 92 pour la nuit, Sourate 72 pour les *djinns*). Elles induisent des attitudes et des comportements précautionneux envers *ces êtres*, les *djinns*, que l'on peut craindre, s'ils ne sont pas respectés.

La langue arabe dispose de plusieurs termes pour exprimer l'idée de nuit. Il y a « la nuit », « les nuits » (pluriel), et un pluriel dit « conceptuel » (Nathan 2007) pour exprimer et singulariser « la femme-nuit » (*Lilith*). La nuit, en arabe, peut être ainsi personnifiée. *Lilith*, c'est la femme-nuit, celle dont les intentions envers l'espèce humaine sont des plus redoutables. On retrouve

cette même déclinaison, avec le mot *djinn*. Ce mot semble apparenté avec le mot latin *genere*, à l'origine du mot *genre*. Les *djinns* sont des êtres de la profusion et de la création, invisibles, et qui co-habitent avec l'espèce humaine. Dotés d'une très forte intentionnalité, ils manifestent leur existence et leur volonté en s'emparant, en prenant possession, d'un être humain. L'être humain est alors « possédé » par ces esprits, les *djinns*. Ces possessions – phénomènes bien décrits par l'ethnopsychiatre Tobie Nathan – se manifestent de diverses manières. Cela peut être soit, par des comportements de « folie », d'extravagance ou de divagation, ou bien encore par la maladie et ses symptômes.

Les *djinns* peuplent « le monde de l'envers » : il peut s'agir des canalisations d'eaux, des ruines de vieux cimetières ou de maisons inhabitées, mais également, du territoire de la nuit (Nathan 2007 ; 2015). La nuit est un repaire pour ces créatures puissantes qui la peuplent, et qui sont à même de s'emparer de notre corporéité d'être humain. C'est ainsi, particulièrement la nuit, que les *djinns* peuvent être à même de déployer leurs actions sur le territoire des humains. Les *djinns*, êtres de l'ère pré-islamique, occupent avec vivacité tout l'imaginaire marocain. Il n'est guère possible de parler des *djinns* avec qui que ce soit au Maroc : les nommer, ou même les évoquer, serait comme les inciter à venir s'emparer de nous, et un effroi indicible se lit alors dans les yeux de celui que l'on tente de questionner à leur sujet.

4.2 Vers une cartographie du cortex humain modifiée par la nuit ?

Notre planète se transforme sous l'effet du réchauffement climatique. Les cartographies du globe terrestre s'en verront probablement bouleversées. Mais la Terre n'est pas *le seul territoire* dont la cartographie pourrait se voir totalement modifiée par ces évolutions qui semblent inéluctables. Investir durablement le territoire de la nuit – concrètement, s'il s'avérait que nous soyons contraints d'abandonner le jour pour nos activités quotidiennes – pourrait induire une modification profonde de la cartographie de notre cortex cérébral : notre *somatotopie*.

Depuis quelques années, des travaux scientifiques ont bien établi que notre territoire cortical était doté d'une plasticité cérébrale telle, que suite à des lésions ou sous l'effet de l'expertise, certains territoires corticaux étaient à même de s'étendre et d'empiéter sur des zones corticales adjacentes (par ex. Giraux et al. 2001 ; Elbert et al. 1995) ou bien encore, d'être reconvertis par d'autres usages. C'est, par exemple, une situation observée chez certains adultes aveugles congénitaux, dont le

territoire cortical dévolu à la vue (le cortex visuel primaire) est activé lors de la lecture du braille (Sadato et al. 1996). La fonctionnalité de notre système sensoriel peut amener des modifications, un remodelage de nos territoires corticaux, phénomènes tout à fait tangibles. La perspective de vivre éveillé la nuit – comme un échappatoire au jour et à ses dangers – constitue certes une alternative séduisante, mais qui induirait, sans nul doute, une modification profonde des *territoires corticaux* de l'espèce humaine.

Références bibliographiques

- Bilal, E. (1992). *Froid Equateur*. Les Humanoïdes Associés.
- Bonte, M., Le Douarin, L. (2014). Dans les pas de la nuit. Les rythmes urbains de Beyrouth à la tombée du jour. *Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée*, 136, 163-184.
- Bureau, L. (1996). Géographie de la nuit. *Liberté*, 38 (4), 75-92.
- Defrasne Ait-Said, E., Maquestiaux, F., Didierjean, A. (2014). Verbal overshadowing of memories for fencing movements is mediated by expertise. *PLoS ONE*, 9 (2), e89276. doi:10.1371/journal.pone.0089276.
- Deleuze, G., Guattari, F. (1972). *L'Anti-Œdipe*. Paris, Éditions de Minuit.
- Elbert, T., Pantev, C., Wienbruch, C., Rockstroh, B., Taub, E. (1995). Increased cortical representation of the fingers of the left hand in string players. *Science*, 13, 305-7.
- Gibran, K. (2014). *Œuvres complètes*. Paris, Robert Laffont.
- Giraux, P., Sirigu, A., Schneider, F., Dubernard, J.M. (2001). Cortical reorganization in motor cortex after graft of both hands. *Nat Neurosci*, 4, 691-2.
- Lacoste, Y. (2014). *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*. Paris, La découverte. [1976]
- Nathan, T. (2007). *Penser l'invisible*. Paris, Gallimard.
- Nathan, T. (2015). *Nous ne sommes pas seuls au monde. Les enjeux de l'ethnopsychiatrie*. Paris, Éditions Points.
- Roussopoulos, A., Mc Nulty, M., Motard, V. (2004). *La ville. Projets et ressources cycles 1, 2 et 3*. Paris, Dessain et Tolra.
- Sadato, N., Pascual-Leone, A., Grafman, J., Ibañez, V., Deiber, M.P., Dold, G., Hallett, M. (1996). Activation of the primary visual cortex by Braille reading in blind subjects. *Nature*, 380, 526-8.
- Simons, D. J., Chabris, C. F. (1999). *Perception*, 28 (9), 1059-1074.